

FÉLICIEN MARCEAU

*de l'Académie française*

LES ANNÉES  
COURTES

*nrf*

GALLIMARD











*Pour être plus libre dans mon récit, j'ai parfois changé un prénom. A cela près, tout ici est vrai. Ou, si quelque chose ne l'est pas, c'est erreur de mémoire.*





**PREMIÈRE PARTIE**



## I

D'abord, il y eut un grand tumulte.

Où commence la mémoire ? A quel âge peut-on commencer à se souvenir ? A trois ans, trois ans et demi, m'a dit un jour un homme grave qui avait l'air de le savoir. Pas plus tôt ? Non. Sur ce point, l'homme grave était formel. Il m'a même cité son cas. Un jour, par mégarde, on a refermé sur lui la porte d'un placard où il était entré. Il a eu peur. Il a crié. Il revoyait très bien la scène. Il avait trois ans.

Bon. Va pour trois ans. Pourtant, né le 16 septembre 1913, je revois des épisodes dont l'Histoire est là pour témoigner qu'ils se sont passés en août 1914 : je n'avais pas un an. Épisodes considérables, il est vrai, la guerre, le sac d'une ville, des incendies, des morts. Et que je revois mal, bien entendu, par fragments, par éclairs, gris, brouillés, griffés. Mais je les revois. Des événements peuvent-ils être assez frappants pour s'imposer à une conscience qui, normalement, ne devrait pas les percevoir et dont elle ne saisit pas le sens ? Comme pour l'homme au placard, mon premier souvenir est un souvenir d'épouvante. Est-ce donc la peur qui nous éveille, qui donne le branle, qui nous ouvre les portes de la vie ? Ou, dans les bras de Maman et, en quelque sorte, non encore détaché d'elle, n'ai-je pas éprouvé là non ma terreur mais la sienne ? Ou encore, à force d'entendre raconter ces événements, et connaissant les lieux où ils s'étaient

passés, n'ai-je pas fini, inconsciemment, par composer une sorte de montage, n'ai-je pas fini par donner un sens à des images qui, sans cela, n'auraient peut-être plus jamais affleuré ? Un jour, longtemps plus tard, passant devant un mur de briques, dans un quartier de maisons basses, j'ai reconnu le mur devant lequel Maman et moi, ma grand-mère et mes tantes, nous avons été alignés par des soldats allemands. J'ai revu des détails, les casques à pointe, un prêtre que les soldats poussaient devant eux. Mais ce mur, j'en avais entendu parler. Ne l'ai-je pas reconnu à travers les récits ? Ou n'était-ce pas simplement un mur qui ressemblait au vrai ? J'ai demandé à Maman. Était-ce bien ce mur-là ? Elle ne se souvenait plus.

Réserviste et ayant à rejoindre son régiment, mon père avait jugé préférable de ne pas nous laisser seuls, Maman et moi, dans le petit village où nous habitions alors et il nous avait envoyés chez son père, à Louvain. C'était viser juste. À leur entrée dans cette ville, pour des raisons qui, je crois, n'ont jamais été bien établies, ordre ou panique, prenant prétexte de francs-tireurs dont, du côté belge, on a toujours démenti l'existence, les troupes allemandes se déchaînèrent particulièrement. Nous nous étions réfugiés dans la cave. Mon grand-père grimpait sur les tas de charbon, jusqu'au soupirail. Il disait : « Ils brûlent tout. Ce n'est pas vrai. Ce n'est pas possible. Les Français vont arriver. » Je voudrais le dire avec un respect infini : mon grand-père ne croyait qu'en une chose, qui était la France. Plus tard, pendant la guerre encore, chez lui, à Bruxelles, un jour, nous entendîmes dans la rue une musique militaire. Mon grand-père, qui était assis dans un fauteuil Voltaire, s'est levé. D'une petite voix serrée, qui m'a fait me retourner vers lui, il a dit : « *La Marseillaise*, c'est *La Marseillaise*. » Il est allé jusqu'à la fenêtre. C'était un régiment allemand qui passait et dont la clique, par dérision j'imagine, jouait *La Marseillaise*. Debout devant la fenêtre, mon grand-père pleurait. « Ça, ils n'ont pas le droit, disait-il. Ils n'ont pas le droit. » Je crois

bien que tous les malheurs de la guerre, les morts, sa captivité, la ruine de sa santé, ses trois fils au front, tout cela comptait moins pour lui, lui tordait moins le cœur que ce sarcasme à la France.

Au lieu des Français, ce sont des soldats allemands qui sont entrés dans la cave. Maman racontait : « Ils nous ont fait remonter l'escalier. Au-dessus de nous, la maison brûlait. Les soldats nous ont emmenés le long du boulevard. Là aussi, toutes les maisons étaient en flammes. Un uhlan est arrivé sur nous, au galop. Il a sauté de son cheval, l'a tué d'un coup de revolver et il s'est enfui en criant. Puis un officier a pris ton grand-père par le coude. Ton grand-père s'est encore retourné vers nous mais l'officier l'a bousculé, furieux, il l'a poussé vers des soldats et ils sont partis. Il y avait d'autres gens, qui criaient. Les soldats nous ont rassemblés. Nous sommes passés sur un pont, au-dessus du chemin de fer, puis dans un chemin bordé de haies. On a tiré. Ta tante Marie est tombée. J'ai voulu m'arrêter mais ta grand-mère m'a poussée devant elle. Elle n'avait même pas tourné la tête. Marie s'est relevée et ta grand-mère a interpellé un soldat qui mangeait des biscuits. Il a fait des signes pour dire qu'il n'y pouvait rien et il t'a tendu un biscuit. Tu étais presque nu. Je suis entrée dans une maison et j'ai arraché les rideaux pour t'envelopper. Alors un officier... C'était une maison abandonnée, reprenait Maman comme si elle eût deviné chez moi une réprobation pour ce vol de rideaux. Dans ces moments-là, on ne sait plus ce qu'on fait. Un officier a crié que nous étions prisonniers. Les soldats nous ont alignés contre un mur. On nous comptait, on nous recomptait. Le cinquième, on le faisait sortir du rang et on l'emmenait et les soldats se disputaient. Puis on nous a fait repartir. Cela a duré deux jours. On marchait, on s'arrêtait, nous dormions sur le bord de la route et, dans les villages, les gens nous donnaient du pain, des bols de soupe. Ta grand-mère ne disait pas un mot. Elle marchait droit devant elle. Nous avons fini par arriver ainsi dans un faubourg de

Bruxelles. Là, les soldats ne faisaient plus très attention. Ta grand-mère nous a poussés dans une ruelle. Nous avons trouvé un petit hôtel, minable, où les puces sautaient de partout. Le lendemain, ta grand-mère est sortie. Quand elle est revenue, elle nous a annoncé qu'elle avait été à la Croix-Rouge et qu'on lui avait donné un appartement. Tu sais comment elle est. J'ai trouvé un charretier qui nous a pris, toi et moi, et qui nous a ramenés à Cortenberg, dans notre maison. Elle était intacte. » Mon grand-père, lui, avait été emmené en Allemagne, dans un camp de déportation. Mon arrière-grand-père (mais de l'autre côté, le grand-père de Maman, il avait quatre-vingt-dix ans) avait été tué, personne n'a jamais su exactement dans quelles circonstances. On a retrouvé son corps criblé de balles dans un canal. Mon père était toujours loin de nous, dans son régiment, sur l'Yser. Un jour, dans un journal français, il a trouvé nos noms, à tous, dans une liste de morts. Il ne devait recevoir de nos nouvelles que deux mois plus tard.

## II

Je voudrais en finir avec cette guerre. Tout ce brouhaha ! Il me semble que cela gêne, que cela brouille toute mon enfance, que cela donne à tout ce que je raconte des dimensions qui me gênent. Ce n'est pas ça, une enfance. Cela ne devrait pas être ça. C'est une aube, l'enfance, non ces clameurs, non cette peur. Un jour, des soldats sont venus, ils ont frappé dans les portes, ils ont crié que personne ne pouvait sortir, personne aux fenêtres, et qu'il fallait fermer les volets. Nous sommes montés au premier étage et, cachés derrière les volets, en regardant à travers les interstices, nous avons attendu longtemps. La chaussée était vide. Puis nous avons vu des uhlans, à cheval, qui progressaient lentement, une file sur chaque trottoir, le revolver au poing. A part ces cavaliers, rien ne bougeait, ils avançaient très lentement et on n'entendait que le pas des chevaux, comme du sucre broyé. Puis il y a eu une automobile, une de ces automobiles hautes sur roues. Elle s'est arrêtée presque devant la maison et un homme est descendu qui était Guillaume II. Je le revois très bien, dans une lumière blême, une housse grise sur son casque à pointe, une capote boutonnée haut, le gros trait sombre de sa moustache. D'autres automobiles étaient arrivées. Des officiers s'approchaient de l'empereur, le saluaient, reculaient. Tout cela était raide. Il regardait autour de lui, avec des mouvements brusques de la tête

comme s'il se demandait où il était et ce qu'il faisait là.

C'est vers la même époque sans doute, en 1918, je suppose, que, pendant des jours et des jours, les troupes allemandes ont défilé devant la maison. Les soldats formaient les faisceaux sur le trottoir et ils mangeaient dans des gamelles. D'autres ont dormi dans la cuisine et il y en a eu un qui m'a donné un double décimètre — que Maman, dès le lendemain, a jeté dans le feu. Un soir aussi, nous sommes allés chez nos voisins : une vieille dame, sa fille et sa petite-fille qui devait avoir alors deux ou trois ans. Un officier était là, un grand maigre, assis dans le salon meublé à la turque. Il a pris la petite fille sur ses genoux. Elle lui a dit : Tu es mon papa ? Il a dit : Oui, oui. Indignée, Maman m'a pris par la main et elle est sortie. Le lendemain, à la mère de la petite fille, elle a dit son fait. « Pendant que son père est au front ! » La mère de la petite fille lui a répondu : « Il avait l'air si triste. Ils ne sont pas tous mauvais. » Maman en a convenu.

Il y avait le rationnement aussi. La légende familiale raconte que, lorsque j'avais mangé trois tranches de pain, je demandais : « Je n'ai pas dépassé ma ration ? » J'étais raisonnable. C'était ce qu'on disait de moi : il est raisonnable. Un vrai petit homme déjà. Un vrai petit homme dans un monde sans hommes. Mon père, mes oncles étaient tous partis. J'ai là sous les yeux une photographie prise vers ce temps-là, une photographie de photographe, où nous sommes tous bien rangés devant une fenêtre peinte en trompe-l'œil. Debout : mon grand-père, avec son col haut, ses manchettes, le regard plissé du myope, sa moustache en brosse et son air intrépide ; ma grand-mère qui penche la tête, qui a son expression d'entêtement résigné ; ma tante Marie, droite comme un sergent ; ma tante Louise qui doit avoir là douze ou treize ans, un nœud dans les cheveux. Assises : ma tante Madeleine, jeune veuve, en noir avec un col de Valenciennes et Maman dans une robe qui a l'air d'être du velours à côtes, qui l'engonce, qui lui donne la lourdeur des femmes du



Titien. Au milieu, assis sur un guéridon, moi, un petit gros, l'air furieux, méfiant plutôt, beaucoup de cheveux. Sauf ma tante Louise, personne ne sourit.

C'est le même jour sans doute — car je porte le même costume — qu'a dû être prise une autre photographie, où je suis seul. L'expression furieuse a fait place à une expression éberluée. La méfiance est restée. Je tiens une canne de jonc qui doit être une chatterie du photographe car elle est trop grande pour moi et je ne la tiens même pas : elle est accrochée à mon poignet et j'ai les cinq doigts bien écartés. Brusquement, en écrivant, un souvenir me revient. Je me souviens de ce photographe. Ou plutôt je me souviens qu'en sortant de chez lui, dans une grande rue très ensoleillée, j'ai fait une scène, j'ai trépigné, j'ai pleuré, je ne sais plus pourquoi, je voulais peut-être emporter ma canne de jonc, brusquement je retrouve ce mouvement de chèvre qu'ont les enfants en colère pour se dérober aux mains qui se tendent vers eux, je revois Maman penchée sur moi et mon grand-père à deux pas, qui me regardait.

Après quelques mois de captivité en Allemagne, au camp de Munsterlager (ce mot sauvage a longtemps figuré dans ma mythologie. Je ne savais pas ce qu'il signifiait. Je l'articulais pour le plaisir d'en arriver au bout), après quelques mois de captivité donc, mon grand-père nous était revenu, rapportant dans son havresac son buste en terre rouge, exécuté par un compagnon de déportation. La santé ruinée, il s'était établi à Bruxelles mais, assez souvent, avec ma grand-mère et mes tantes, il venait nous voir à Cortenberg. Nous allions les reconduire jusqu'à la gare, qui n'était pas la vraie gare (les trains étaient supprimés ou interdits aux civils, je ne sais plus), qui était une halte, une cahute posée à cru au milieu des champs comme dans les westerns. De loin, dans la campagne plate, on voyait arriver le train, qui n'était pas un vrai train non plus, cela s'appelait le vicinal, cinq ou six voitures basses sur roues, une plate-forme à chaque bout, assez américaines aussi en cela, avec des banquettes de bois

et, dans chaque wagon, un poêle en fonte. Ce train était surtout fréquenté par des fraudeurs (fraudeurs de beurre, de pommes de terre) et, devant la cahute, de vieux soldats tâtaient les jupes des femmes. Mon grand-père en frémissait d'indignation. Sa main se crispait sur la mienne mais il gardait son inaltérable sourire. Il était étrange, ce sourire de mon grand-père, tout en dents, figé, tenant du rictus, aimable mais d'une amabilité qui avait l'air voulue, qui restait distante, un sourire dont on eût dit qu'il était peint sur son visage, que c'était un ornement ajouté, accroché là par un grimeur de théâtre, au même titre et d'une manière aussi étrangère que son binocle. Mon grand-père passait à son tour, si digne que jamais les soldats ne le fouillaient. Généralement, sous son chapeau Cronstadt, il emportait une motte de beurre, sur son crâne, posée sur une feuille de laitue. De la plateforme, il nous saluait encore, avec un geste d'excuse vers son chapeau pour nous rappeler la raison qu'il avait de ne pas le soulever.

Pour échapper aux réquisitions de la laine, nous avions caché les matelas dans la citerne, suspendus à des cordes. Lorsque nous les retirâmes, ils étaient moisissés mais, au moins, comme disait Maman, ils n'auraient pas servi aux Allemands. Nous avions aussi caché les objets en cuivre, sauf une bouilloire qui nous était indispensable. Un jour, on a sonné. Ma bonne-maman (c'était ma grand-mère maternelle que j'appelais ainsi. L'autre, celle dont j'ai déjà parlé, je l'appelais bonne-maman-mère. De même, bon-papa, père de Maman, et bon-papa-père) ma bonne-maman donc alla ouvrir. C'était un officier allemand, fort gros et qui, sans un mot, parcourut tout le couloir, m'écarta sans rudesse mais fermement, entra dans la cuisine, désigna la bouilloire d'un index courtaud et s'en fut, toujours sans un mot. Au retour de Maman, il y eut quelque agitation. Fallait-il aller livrer la bouilloire ou attendre la suite et risquer Dieu sait quelles sanctions ? Finalement, il n'y eut pas de suites.

Je crois que le gaz devait être coupé : je revois la lumière

jaune des lampes à pétrole. Dans ce village, l'électricité n'existait pas encore. Ces soirées autour de la lampe, c'était comme des grottes, une grotte tiède et dorée, de grands pans de nuit dans notre dos, de grandes masses d'ombre sur nos épaules. De temps en temps, nous recevions des lettres de mon père ou des photographies, des lettres barbouillées de larges traînées violettes, des photographies d'un beige pâle où les insignes militaires avaient été grattés par la censure. Ou bien des lettres qui arrivaient par des voies plus mystérieuses et qu'on brûlait après les avoir lues. Maman s'occupait d'une œuvre qui s'appelait la Soupe scolaire. Je l'accompagnais et je l'aidais à disposer des bols et des assiettes sur de longues tables, dans une sorte de salle des fêtes. D'autres dames étaient là, qui pour l'occasion revêtaient de longues blouses blanches, une grande notamment, mince et frêle, la femme du notaire, toujours triste, dont Maman disait : « La pauvre, ce n'est pas sa faute » et une autre, plus rieuse, une grosse bouche boudeuse, voilà que, surgi d'on ne sait où, tout en écrivant, son nom me revient, mademoiselle Bonjean, une frange sur le front et qui nous emmenait dans sa voiture à cheval, ah, c'était bien ! le tout sous la direction du bourgmestre, un homme revêché, des moustaches comme des pistolets, à la François-Joseph, et qui avait le chic pour enfourcher sa bicyclette par-derrière en posant le pied sur le moyeu, je n'ai plus jamais vu faire ce mouvement par personne.

Parfois aussi, tantôt par le vicinal, tantôt par des chariots de maraîchers, nous allions à Bruxelles chez bon-papa-père. Pour les fêtes, on se faisait des cadeaux étranges, des gâteaux de riz, des broches patriotiques qui représentaient une baïonnette ou le canon de 75, des boîtes d'allumettes (elles étaient rares et, pour allumer ses cigares, mon grand-père employait des tortillons de papier). Ma grand-mère n'avait pas désarmé. La guerre, pour elle, était une offense et, lorsqu'il n'y avait plus rien dans le garde-manger, tant elle se sentait forte de son droit, elle allait très bien, avec son

cabas, porter ses revendications dans des comités américains ou chez l'ambassadeur d'Espagne, qui s'était institué le protecteur des populations civiles mais que ma grand-mère vénérât pour la raison, bien meilleure à ses yeux, qu'il était marquis. Un jour même, démarche qui laisse rêveur, elle se rendit chez le gouverneur militaire allemand en personne, se faufilant dans son bureau Dieu sait comment et provoquant chez ce militaire on se demande quel sentiment, stupeur, galanterie, compassion, j'incline pour la stupeur, qui lui fit appeler un préposé pour déverser dans le cabas de ma grand-mère dix kilos de pommes de terre. Là, mon grand-père s'est fâché tout blême. « N'as-tu pas honte ? criait-il. A un Allemand ! Des pommes de terre allemandes — C'est bête, rétorquait ma grand-mère pas du tout décontenancée. Des pommes de terre, ça n'a pas de nationalité. Tu penses bien qu'ils les ont prises ici. (Elle en montrait une.) C'est très belge, cette pomme de terre-là. » Et elle avait gagné sa cuisine en chantonnant : « J'ai des pommes de terre, na na na. »

Puis, un jour, à Cortenberg, à la suite d'une lettre de mon grand-père, Maman et moi, nous sommes allés dans un café, un café plein de cris, de fumée, où, pêle-mêle, des soldats allemands et des prisonniers canadiens, le chapeau de feutre relevé sur le côté, se disputaient des verres de bière et des espèces de gâteaux ronds, poisseux, à la frangipane. (J'ai reconnu ces frangipanes, vingt ans plus tard, chez les cantiniers de mon service militaire.) Dans ce café, nous avons trouvé un charretier pour nous conduire à Bruxelles. Tout le long de la route, dans l'autre sens, défilait l'armée allemande en retraite. Non, ce n'était pas une charrette, c'était un chariot de brasseur, long, étroit, chargé de tonneaux, avec un siège très haut perché d'où on surplombait les croupes des deux chevaux. Je revois les régiments qui passaient, dans un silence confus, les prisonniers anglais ou canadiens, en kaki, les officiers à cheval qui nous regardaient, le visage vide. Ça durait, ça durait, on eût dit que la route,



## FÉLICIEN MARCEAU

### Les années courtes

De quoi, aujourd'hui, un homme est-il fait ? Voici une vie. La vie d'un homme de notre époque.

De sa naissance, en 1913, dans un village du Brabant, jusqu'à cette course dans la nuit qui, trente et un ans plus tard, devait le conduire à Paris, Félicien Marceau nous livre ici sa jeunesse. Une jeunesse où chacun retrouvera de soi mais où aussi, à un certain moment, tout va basculer et projeter le héros en quelque sorte hors de sa vie. C'est ce qui donne à ces Mémoires un accent si particulier. Félicien Marceau y parle de lui, mais il en parle comme d'un autre, avec tendresse, avec rigueur, avec distance. Ce n'est pas une vie d'écrivain. C'est tout ce qui, chez Marceau, précède l'écrivain et l'explique.

L'enfance, le vert paradis, l'adolescence, les collègues religieux, les élans de la foi, une jeunesse impatiente, furieuse et en même temps toujours prête à rire, l'université de Louvain, la fondation d'un journal, les amours, Marie-Jeanne (que l'on retrouvera plus tard dans *Bergère légère*), les premiers pas dans la vie, les premières stupeurs, des enthousiasmes, des naïvetés, des ingénuités de jeune chat, l'armée, deux guerres, un procès, l'armistice en Italie, l'auteur de *L'Œuf* et des *Élans du cœur* nous raconte tout cela dans ce langage direct et rapide qui est le sien et où, sans cesse, le comique alterne avec l'émotion, la drôlerie avec le pathétique.



9 782070 271870



68-IV A 27187 ISBN 2-07-027187-0

Extrait de la publication